

# HISTOIRE ET CULTURES DE L'ASIE CENTRALE PRÉISLAMIQUE

Frantz GRENET

Membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,  
professeur au Collège de France

---

Mots-clés : Asie, Asie centrale préislamique, histoire, culture, urbanisme, art

---

## ENSEIGNEMENT

### COURS – LA REDÉCOUVERTE DE L'ART DIDACTIQUE MANICHÉEN

Pour des raisons de santé, le nombre de cours donnés cette année a été réduit et l'organisation des séminaires modifiée. Au lieu de donner, comme prévu et indiqué dans le programme des enseignements, un cours prolongeant celui des deux années précédentes (« Le fait urbain dans l'Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique. III : la crise urbaine et la réurbanisation (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle), un processus général ? »), j'ai préféré le reporter à l'année prochaine et consacrer la séance disponible à une introduction aux deux conférences de Yutaka Yoshida, professeur invité.

### **Cours du 3 mai 2016**

L'une des plus grandes découvertes récentes dans l'histoire des religions eurasiatiques a été la redécouverte massive de l'art didactique manichéen, grâce à des peintures réalisées en Chine du Sud entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, puis, dans des circonstances non éclaircies, transportées au Japon où elles ont été identifiées comme manichéennes ces dix dernières années.

Qu'est-ce que cela a à voir avec l'Asie centrale ? Beaucoup, car ces peintures ont un lien de filiation démontrable avec les seules peintures manichéennes connues auparavant, celle de Qocho au Xinjiang, aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. L'enseignement manichéen s'étant toujours appuyé sur des images, on peut être assuré qu'on voyait déjà des choses analogues dans les monastères manichéens de Bactriane et de Sogdiane du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècles, où ils formaient par endroits (notamment à Samarkand) une composante importante du paysage urbain.

Depuis le début de l'étude moderne du manichéisme, on a poursuivi deux folles espérances : trouver où le manichéisme s'était éteint (ou peut-être, qui sait, n'était

pas complètement mort ?), retrouver l'*Arzhang* (ou *Ardahang*) de Mani, l'« Image » considérée comme une de ses neuf œuvres canoniques.

Les derniers manichéens : depuis 1957 en Chine (et 1988 en Occident), on sait que le dernier monastère repérable est au Fukien, la province en face de Taïwan, près du grand port médiéval de Quanzhou ; la dernière inscription est de 1445, la dernière mention comme « temple de Mani » de 1615, après quoi, à une date inconnue, le lieu est abandonné, mais en conservant une statue de Mani encore reconnaissable et identifiée par une inscription. Il devait en fait subsister d'autres monastères manichéens à la même époque, sans doute pour certains absorbés par des monastères bouddhiques. C'est en tout cas près de là, à Fuzhou, que Marco Polo rencontra en 1290 un groupe de manichéens qu'il prit pour des chrétiens. Tout récemment, on s'est aperçu que dans une région voisine un groupe d'exorcistes taoïstes utilisait toujours des textes manichéens transcrits en chinois, les « manuscrits *Xiapu* » (où Yoshida a pu retrouver par rétrotranscription des prières manichéennes parthes auparavant inconnues !).

Un nouveau rebondissement est survenu en 2010 grâce à Yutaka Yoshida qui a identifié comme manichéen un groupe de cinq tableaux sur pièce de soie suspendue, ainsi que trois fragments, la plupart conservés au Japon où ils étaient considérés comme bouddhiques. C'est un groupe cohérent, qui date des XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, et qui d'après une dédicace paraît avoir été produit à Ningbo, un peu au sud de Shanghai. Tout cela (hormis le dernier fragment présenté par Yoshida au Collège) a fait l'objet de deux publications détaillées : Y. Yoshida, *Studies of the Chinese Manichaean Paintings of South Chinese Origin Preserved in Japan*, Kyoto, Rinsen Shoten, 2015 (en japonais, avec les meilleures photos) ; Z. Gulácsi, *Mani's Pictures. The Didactic Images of the Manichaeans from Sasanian Mesopotamia to Uyghur Central Asia and Tang-Ming China*, Leyde, Brill, 2015.

Deux des grands panneaux complets sont des images de culte (Mani, Jésus), les trois autres des compositions didactiques : la vie de Mani jusqu'à l'établissement de la communauté ; le salut de l'âme individuelle ; le « diagramme de l'Univers » ; à quoi s'ajoute le dernier fragment identifié, un groupe de paraboles issu d'une source commune aux *Kephalaia* coptes et au conte syriaque *Bilawhar et Yudasaf*.

Le « diagramme de l'Univers » est la composition la plus ambitieuse, sans doute aussi la plus proche de l'enseignement de Mani. Il comporte 900 objets animés ou inanimés, dont 458 personnages humains (divinités particulières ou protagonistes anonymes dans des groupes). Une intelligibilité maximale est possible maintenant grâce aux illustrations digitales codées qu'a fait réaliser Gulácsi, mais d'une certaine façon l'original était déjà informatisé : on a affaire à un art extrêmement désincarné, où les figures humaines n'ont aucun caractère individuel, hormis quelques attributs jetés sur des espèces de « poupées Barbie » ; seuls les démons ont des faces expressives. Ces tableaux étaient impossibles à comprendre sans le support d'une explication orale donnée par un Élu parfaitement au fait des Écritures et de leurs mythes. Mais, à l'inverse, on prend bien conscience, en le parcourant à l'aide des références textuelles produites par Yoshida et Gulácsi, qu'un tel tableau offrait le seul moyen d'avoir une vision synthétique de la cosmologie manichéenne.

Le monde est figuré comme le *macranthropos* (il est décrit déjà comme tel dans les *Kephalaia*, qui par ailleurs font clairement allusion à un support visuel du même type) : la tête (l'Homme Primordial reconstitué), le cou (la Colonne de Lumière où s'élèvent les âmes), la cage thoracique (les dix firmaments emboîtés), le nombril (le Zodiaque), les viscères (le nœud de serpents du cycle des réincarnations), le phallus

(le mont Sumeru), les cuisses (les colonnes latérales). Il surmonte les huit « Terres » souterraines, et est surmonté par le Nouvel Éon, station temporaire des divinités, et plus haut par le Royaume de Lumière où siège le Père de la Grandeur. À tous les niveaux, Mani apparaît en observateur. La surface de la terre est divisée en quatre quartiers, chacun comportant des saynettes : au nord, Adamas-Lumière transperçant le monstre issu de la partie irrécupérable du sperme tombé des cieux ; à l'ouest, le pullulement des créatures issues des fornications ; à l'est, des épisodes tirés du Livre d'Enoch (?) ; au sud, selon une hypothèse que j'ai soumise, un résidu du mythe d'Adam et Ève (un fleuve, un serpent, un démon).

Les rapports possibles de cette image avec l'*Arzhang* de Mani font l'objet d'appréciations contrastées. Yoshida la considère comme en filiation assez directe au moins avec la partie centrale, le « Temps du Mélange », qui aurait formé triptyque avec le « Temps antérieur » et le « Troisième temps » (Jugement dernier, combustion du monde). Mais selon Gulácsi les exemplaires originels de l'*Arzhang* et leurs copies anciennes n'auraient pu survivre aux autodafés abbassides, et par ailleurs leur support matériel n'aurait pu être que le parchemin, en rouleau ou en codex. Les peintures de Chine du Sud seraient issues de recompositions réalisées dans le royaume ouïghour, sur soie et à partir des textes et d'images partielles transmises. Concernant la forme matérielle, on est tenté d'objecter que le grand panneau suspendu était un instrument pédagogique bien mieux adapté à l'extrême complexité de la cosmologie manichéenne que n'étaient le rouleau ou le codex, et qu'à défaut de tissus de soie on savait fabriquer de tels tableaux en coton traité en batik ou enduit de chaux (cf. la scène de trône du roi kouchan Huvishka, récemment découverte, de dimension comparable aux tableaux manichéens chinois).

SÉMINAIRE – MARIAGE ET MAISONNÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS PEHLEVIS, BACTRIENS, SOGDIENS ET CHORASMIENS (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

### Séminaire mutualisé avec Étienne de la Vaissière (EHESS) et Samra Azarnouche (EPHE)

Mes interventions ont porté sur deux documents ou séries de documents juridiques présentés par Étienne de la Vaissière :

- les tablettes de recensement trouvées au palais chorasmien de Toprak-Kala (fin III<sup>e</sup> siècle), qui font apparaître une proportion très importante d'esclaves dans chaque maisonnée ; leur origine est clairement le trafic ou les captures sur le front de la steppe ; le motif de leur recensement par le pouvoir peut se discuter (force de travail, esclaves-soldats ?) ;
- un contrat de 726 (*Uv*), rédigé en bactrien dans le royaume de Kābul, publié par Nicholas Sims-Williams (*Bulletin of the Asia Institute*, 25, 2011 [2015], p. 39-53) comme un contrat de mise sous tutelle d'une épouse et de ses enfants par son mari au profit de son père, mais qu'Étienne de la Vaissière (dans un appendice à cet article) réinterprète comme le transfert d'une famille d'esclaves domestiques ; l'argumentation n'est pas incontestable (le statut très modeste de l'épouse, si cette femme est bien une épouse, pourrait résulter d'un mariage secondaire), mais la possibilité doit être considérée.

J'ai pour ma part présenté un contrat de mariage sogdien (*Mugh Nov.3-4*) conclu en 700 à Samarkand dans un milieu aristocratique turco-sogdien. Par rapport aux

modèles connus par ailleurs (modèle de contrat pehlevi et contrat de mariage bactrien, très proche dans les formulations), celui-ci se distingue par des dispositions spéciales, et certainement liées à des inquiétudes concrètes, quant au risque d'un enlèvement de l'épouse par un « ennemi » et d'« outrage » à celle-ci : le mariage est inévitablement rompu et l'épouse renvoyée dans sa famille, à des conditions pas trop défavorables. Le mariage est conclu sous l'autorité d'un personnage qualifié de *khwēsh* (« chef »), qui à en juger par son patronyme pourrait être le fils d'un ancien roi de Samarkand. Il s'agit sans doute non d'un prêtre (la religion n'intervient en rien dans ces transactions), mais du détenteur en chef de l'autorité municipale, l'équivalent du *ra'is* de l'époque islamique.

#### COURS À L'EXTÉRIEUR

Vienne, Académie des sciences d'Autriche, le 26 janvier 2016

#### **1) *New perspectives on the origins of the Fire Temple: recent archaeological discoveries in pre-Achemenid and Achemenid Central Asia***

Le seul modèle explicatif à disposition fut pendant longtemps celui de Mary Boyce (version la plus élaborée dans *A History of Zoroastrianism*, vol. II, Leyde, Brill, 1982) : les deux types de temple zoroastrien, le temple à image de culte (attesté en Iran jusqu'à la période parthe, en Sogdiane jusqu'à la conquête arabe) et le temple du feu (seule forme aujourd'hui canonique) auraient pris naissance à la même époque (la période achéménide tardive), initialement dans la même zone (les régions centrales de l'empire d'où ils auraient été rapidement imposés dans les grandes capitales), et selon le même processus (des décisions prises à l'intérieur de la famille royale et en négociation avec le haut clergé). Le temple à images dériverait des temples babyloniens d'Ishtar-Nana fréquentés par les reines achéménides d'origine babylonienne, le temple du feu serait une innovation exigée par les « éléments conservateurs » en contrepartie de l'adoption des temples à images, avec reprise d'un rituel initialement destiné au feu personnel du roi. Cette reconstruction qui comportait une grande part d'hypothèses n'avait pas unanimement convaincu, mais faute de données on n'avait rien d'autre à proposer.

Depuis une quinzaine d'années, de nouvelles découvertes effectuées dans plusieurs régions d'Asie centrale, encore très sommairement publiées, amènent à remettre en cause ce schéma au moins en ce qui concerne le temple du feu. Un monument au moins, Topaz Gala dans l'oasis de Sarakhs (partie septentrionale de l'ancienne Arie), fouillé par une mission polonaise, paraît bien daté des IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles par le carbone 14. Il est dépourvu de locaux et de matériel domestiques, comporte un large foyer maçonné encadré par trois piliers maçonnés en briques, et des dispositifs pour le stockage des cendres pures (voir Marcin Wagner, *Proceedings of the 8th International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, p. 519-528).

Pour l'époque achéménide se dessine maintenant un groupe sogdien méridional : Kindyktepe (quatre piliers maçonnés pouvant passer pour une préfiguration du *chahār-tāq*, et un possible *baresghnum-gāh*, local de purification) ; Sangyr-tepe (quatre piliers de bois, chemin processional, fosses à libations sans ossements) ; Kyzyl-tepe (traces d'un rite de désécration). Il faut noter qu'en contrepartie le seul manoir connu dans la région et pour cette époque, Kyzylcha, présente un plan à cour

centrale et locaux périphériques qui est totalement différent de tous les exemples allégués ici.

Ajoutons qu'au cœur de la Bactriane achéménide le site urbain de Cheshme Shafa comporte le seul exemple connu dans le monde iranien d'un autel du feu monumental (hauteur de 2,10 m), d'une forme analogue à celle figurée sur des sceaux achéménides. Le contexte ne permet pas de savoir s'il était à ciel ouvert (ce qui l'assimilerait plutôt aux « hauts lieux » du culte zoroastrien mentionnés par Hérodote et Strabon) ou intégré dans un local (qui alors serait un temple du feu). Il a été étudié par la Délégation archéologique française en Afghanistan, avec ma participation (voir F. Grenet, *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 22, 2012, p. 29-46).

Au vu de ces données, il apparaît dès maintenant possible de proposer un nouveau schéma, polycentriste, où l'origine du temple du feu serait à rechercher plutôt dans l'Asie centrale pré-achéménide, au moins en tant que structure d'architecture religieuse et sans s'engager trop sur l'affiliation précise des rituels. Cela inviterait à rouvrir le dossier du temple mède occidental de Tepe Nush-i Jan, rejeté par Mary Boyce de la liste des possibles temples du feu mais surtout parce qu'il ne s'intégrait pas à sa reconstruction.

## **2) The Turkish kingdom of Kābul-Zābul (7th-8th c. AD): A claim to *translatio imperii*?**

L'attention a été récemment attirée sur ce royaume par plusieurs publications, dont deux très riches ouvrages de numismatique parus à Vienne : Matthias Pfisterer, *Hunnen in Indien*, Vienne, Presses de l'Académie autrichienne des sciences, 2013, et Klaus Vondrovec, *Coinage of the Iranian Huns and their Successors from Bactria to Gandhara*, Vienne, Presses de l'Académie autrichienne des sciences, 2014. Vers 660, la dynastie locale continuateur des Hephtalites est remplacée par des Turcs de la confédération Khalaj, qui seront connus des Arabes comme les « Turki-Shāhi » et au bout d'un siècle laisseront place aux « Hindu-Shāhi ». Les Turki-Shāhi manifestent le même éclectisme religieux que leurs prédécesseurs : protecteurs du bouddhisme, dédiant des statues shivaïtes, mais affichant sur leurs monnaies surtout des symboles zoroastriens, notamment à partir de 728 quand ils auront défait une armée arabe surgie du Sistān. À partir de ce moment, pour un temps bref, ils se positionnent sur l'échiquier politique comme la seule puissance avec Byzance capable de tenir en échec les Umayyades, tandis que la Chine n'est jamais en mesure d'intervenir efficacement malgré les appels réitérés des principautés d'Asie centrale. Le deuxième souverain, Tégin, s'était déjà intitulé « roi du Khurāsān » ; son fils, qui règne de 737 à 745, s'intitule *Frum Kēsar*, « César de Rome », et n'est connu que sous ce titre. Ce titre tout à fait insolite dans cette partie du monde est sans doute à interpréter comme une initiative personnelle pour se poser en fils putatif du *basileus*, considéré comme un lointain compagnon d'armes, ceci dans le système des « quatre rois du monde » qui imprègne alors la pensée géopolitique de Byzance à la Chine. *Frum Kēsar* de Kābul sera à l'origine de Gesar « le Turc », héros de l'épopée tibétaine (je développe cet aspect dans un article à paraître dans le volume *The Many Faces of Ling Gesar*, édité par M. Kapstein et Ch. Ramble).

Un des instruments de cet agenda politique fut l'accueil donné dans le royaume aux ultimes prétendants sassanides, un point qui vient d'être démontré par D. Agostini et S. Stark (*Studia Iranica*, vol. 45, 2016, p. 17-38). Le rôle de ces prétendants, qui, après 651, tentèrent de profiter des faiblesses passagères des Arabes

dans diverses régions d'Asie centrale avec l'appui des Chinois et des Turcs, doit sans doute être réévalué à la hausse. Ils ne représentaient pas qu'eux-mêmes, mais aussi un reste de cour et d'armée, et un principe de charisme divin qui pouvait encore impressionner. Le deuxième, Narsē (en chinois Ninieshi, \**niei-net-ši*), actif entre 679 et 707, arrivé au Sémiréchié avec une grosse armée chinoise, suscita des espérances à Samarkand tout juste sortie d'un raid arabe, au point qu'un prince local reçut son nom (il devait occuper le trône en 698-700). En 722, le prétendant reconnu par la Chine est *Boshanhuo* (\**bət-dzian-γwat*), père de Khosrow. Je l'identifie à « Burzēnwarz fils de Khosrow » dont le nom est inscrit sur une aiguière sassanide de l'Ermitage. De 730 à 747, le père et le fils envoient à la cour de Chine des « ambassades » depuis le royaume de Kābul-Zābul. Sans doute l'hindouisation du royaume et la consolidation du pouvoir abbasside en Iran finissent-elles par avoir raison de leurs ambitions. La famille émigre définitivement à Chang'an, où certains se font chrétiens. Le souvenir de ces épigones sassanides actifs aux confins de l'Inde se retrouvera dans les textes apocalyptiques pehlevs.

#### CONFÉRENCIERS INVITÉS

Yutaka Yoshida (université de Kyoto) : « Sogdian Buddhists and Buddhist Sogdian texts » (3 mai 2016) ; « Picture version of the Manichaean Kephalaia? A new Chinese Manichaean painting discovered in Japan » (10 mai 2016).

Antonio Panaino (université de Bologne) : « Le millénarisme iranien au miroir : origine et circulation d'une idée » (22 juin 2016).

#### RECHERCHE

Mes recherches continuent comme auparavant de s'organiser autour de l'accès au terrain centrasiatique que permet la Mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane (bien que je n'aie pu m'y rendre cette année que quelques jours en octobre dernier). Cette mission, maintenant dirigée par Claude Rapin, travaille dans le cadre du laboratoire « Archéologies d'Orient et d'Occident » (CNRS/ENS) auquel je demeure affilié. Les fouilles sont interrompues depuis 2014, de façon à concentrer le travail sur la préparation des publications.

Les activités de la mission ont pour prolongement une initiative patrimoniale, l'Association pour la sauvegarde de la peinture d'Afrasiab, soutenue notamment par la fondation du Collège. Le programme de sauvetage et présentation de la « Peinture des Ambassadeurs » (VII<sup>e</sup> siècle) est en voie d'achèvement. Nous souhaitons prolonger cette action par une autre sur les peintures royales qaraghanides (XII<sup>e</sup> siècle) trouvées elles aussi sur le site d'Afrasiab (Samarkand), dans le cadre de nos fouilles, alors que l'autre cycle peint l'avait été par nos prédécesseurs soviétiques.

Toujours en liaison avec le terrain en Ouzbékistan, je participe au comité scientifique de l'Expédition archéologique karakalpako-australienne, financée par l'Australian Research Council et dont les fouilles se déroulent au Khorezm (au sud de la mer d'Aral). J'ai consacré à cette région le cours de 2014-2015 et je contribue à l'étude et à la publication des peintures murales trouvées par la mission.

## PUBLICATIONS

ESPAGNE M., GORSHENINA S., GRENET F., MUSTAFAYEV S. et RAPIN C. (dir.), *Asie centrale. Transferts culturels sur la Route de la Soie*, Paris, Vendémiaire, 2016.

GRENET F., « Transferts magiques et démoniaques. De l'Orient romain à l'Asie centrale (III<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) », in M. ESPAGNE *et al.* (dir.), *Asie centrale. Transferts culturels le long de la Route de la Soie*, Paris, Vendémiaire, 2016, p. 213-228.

GRENET F., « Zoroastrianism among the Kushans », in H. FALK (dir.), *Kushan Histories*, Brême, Hempen Verlag, 2016, p. 203-239 (et plusieurs autres contributions dans le même volume).

GRENET F., « Extracts from a calendar of Zoroastrian feasts: A new interpretation of the "Soltikoff" silver plate (Bibliothèque nationale, Paris) », in S. STEWART, A. WILLIAMS, A. HINTZE (dir.), *The Zoroastrian Flame: Exploring Religion, History, and Tradition*, Londres, I.B. Taurus, 2016, p. 205-221.

GRENET F., « Les cultes agraires et pastoraux de la Sogdiane : textes et images » (en russe), *Muarrix/Istorik*, Dushanbe, vol. 1, n° 5, 2016, p. 44-50.

BETTS A.V.G., BONNAT M., KIDD F., GRENET F., KHASHIMOV S., KHODZHANJIPOV G., MINARDI M., « Des divinités avestiques sur les peintures murales d'Akchakhan-kala, Ouzbékistan », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI) 2015*, vol. 3, 2016, p. 1369-1396.

GRENET F., *Refocusing Central Asia. Inaugural Lecture delivered on Thursday 7 November 2013*, traduction de L. Librecht, Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », 2016, <http://books.openedition.org/cdf/4252>.

GRENET F., *В центре внимания - Центральная Азия. Вступительная лекция, прочитанная 7 ноября 2013 года [Recentrer l'Asie centrale. Leçon inaugurale prononcée le 7 novembre 2013]*, traduction de I. Merkoulouva, Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », 2016, <http://books.openedition.org/cdf/4097>.

